

L'Énigme de la Vallée-aux-Loups

Chapitre 1

Canone

Été 1810

Le vieux cabriolet monta péniblement la côte et s'arrêta devant le perron de la Vallée-aux-Loups, une modeste demeure entourée d'un joli parc que le vicomte de Chateaubriand avait dessiné et planté avec amour.

M. de Chateaubriand descendit de voiture. C'était un petit homme à fortes épaules, à jambes grêles et à noble tête : le front haut, le nez droit, le menton à fossette, et le regard de feu sous une chevelure sombre, bouclée et rebelle. Il portait un habit noir et des souliers à boucles, et il se tenait bien droit à son habitude afin de ne pas perdre un pouce de sa taille, car ce grand homme était petit, et il en souffrait.

M^{me} de Chateaubriand sortit sur le perron pour accueillir son mari. Petite, elle aussi, elle avait un visage ingrat où brillait un regard vif et ironique : Céleste de Chateaubriand avait de l'esprit, plus peut-être que son mari au génie théâtral et passionné.

Benjamin, qui cumulait les emplois de jardinier et de cocher, claqua de la langue du haut de son siège et fit prendre au cheval la direction de l'écurie. Pendant qu'il dételait, sa femme Madeleine s'affairait dans la cuisine de la maison de garde qu'ils habitaient avec leurs enfants, près des communs. Elle avait ranimé le feu sous le chaudron d'où émanait l'appétissante odeur d'un ragoût de légumes agrémenté d'un reste de lapin. M. de Chateaubriand était un bon maître, qui permettait à son jardinier de nourrir sa famille avec les légumes du potager.

Benjamin prit place à la table familiale et Madeleine remplit la pile d'écuelles posée sur la pierre du foyer. Elle servit tout son monde et s'attabla la dernière. Pendant de longues minutes on n'entendit plus que le raclement des cuillers de bois, puis Benjamin se versa un verre de vin et dit à sa femme :

— J'ai rencontré un étranger à l'auberge pendant que j'attendais M. le vicomte au relais de poste. Il m'a posé des questions.

— Des questions ? Quelles questions ?

— Il m'a demandé si ma sœur avait épousé un Alsacien et si elle s'appelait bien Annette.

— Mais c'est vrai que tu as une sœur qui s'appelle Annette ! Comment peut-il le savoir ?

— Je ne sais pas, répondit Benjamin perplexe.

— Il t'a demandé autre chose ?

— Il m'a aussi demandé si elle avait des enfants, et combien, et leurs âges.

— Et tu as répondu quoi ?

— La vérité.

— Quelle vérité ?

— Que je ne savais pas combien elle avait d'enfants, ni leurs âges.

 Madeleine opina du bonnet.

— C'est une bonne vérité, dit-elle.

Benjamin ignorait qu'il y eût de bonnes et de mauvaises vérités, mais puisque sa femme disait que cette vérité-là était bonne, c'était sûrement vrai.

— Il faudrait peut-être que j'en parle à M. le vicomte ?

 Madeleine hésita.

— Peut-être, mais attends un peu. Laisse-moi réfléchir.

 Madeleine n'eut pas à réfléchir longtemps car, dès le lendemain, un homme arriva à la Vallée-aux-Loups et se dirigea sans hésiter vers la maison de garde. Madeleine repassait du linge et elle avait laissé ouverte la porte de la salle qui donnait sur la cour. Elle venait de remplir son fer de braises lorsque l'homme parut sur le seuil. Elle le regarda, étonnée ; à part les autres domestiques de la maison, elle ne recevait guère de visites et, de plus, elle n'avait jamais vu cet homme.

— Pardonnez-moi de vous déranger, madame, dit-il en ôtant son chapeau, je cherche Benjamin, le jardinier.

— C'est mon mari, répondit Madeleine avec défiance. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Je voudrais lui parler, fit l'homme avec un bon sourire.

 Madeleine fut désarmée par ce sourire. Elle posa le fer sur sa plaque et expliqua avec plus d'amabilité :

— Il est occupé dans le parc avec le maître. Ils plantent des arbres.

— M. de Chateaubriand plante des arbres ? fit l'homme apparemment surpris.

— Pourquoi ne planterait-il pas d'arbres ? rétorqua Madeleine.

— Et quand aura-t-il fini ?

— Jamais, répondit Madeleine catégoriquement. Ils n'auront jamais fini de planter des arbres.

 Elle saisit son fer avec détermination et reprit son repassage.

 L'homme se tut ; Madeleine l'observa à la dérobée. Il était de taille moyenne, mais tout en lui était puissant : la large carrure, les jambes musclées et le visage taillé à coups de serpe. Ce qui la frappa surtout, ce fut la douceur inattendue du regard brun. Elle se sentit un peu honteuse de sa brusquerie devant une telle force tranquille et proposa :

— Asseyez-vous donc en l’attendant. Il ne va pas tarder. C’est l’heure où le maître va boire son thé, alors Benjamin viendra aussi se rafraîchir.

— Je m’appelle Canone, dit l’homme en prenant la chaise que Madeleine lui indiquait de la pointe de son fer.

Madeleine poursuivit son travail en silence, passant et repassant son instrument sur le linge et des suppositions dans sa tête: "Qu’est-ce qu’il lui veut donc à Benjamin ? Il faut que j’y veille. Ce doit être l’homme que Benjamin a rencontré hier. Mais je ne peux pas lui demander pourquoi il est venu. Ce ne serait pas convenable."

Canone avait posé son chapeau sur sa cuisse et attendait, les yeux fixés droit devant lui sur un panier rempli de cerises. Ils restèrent ainsi plusieurs minutes sans mot dire.

— Vous prendrez bien des cerises ? proposa Madeleine pour rompre le silence qui devenait pesant.

— Volontiers. Elles ont l’air si bonnes.

Canone prit trois cerises et les mangea, puis il demanda :

— Vous avez des enfants ?

La méfiance reprit Madeleine : mais en quoi cela le regarde-t-il si j’ai des enfants et si la sœur de Benjamin a des enfants ? C’est donc une idée fixe ?

Finalement, elle pensa qu’elle ne risquait rien à donner ce renseignement.

— Oui, trois.

— C’est un bon nombre, dit Canone avec conviction, ni trop, ni trop peu. Quel âge ont-ils ?

Madeleine était fière de ses enfants; elle énuméra:

— L’aînée, c’est Françoise, elle a quinze ans et elle travaille à la cuisine chez les maîtres. Après, il y a Quentin, il a dix ans et il garde les moutons, et puis il y a Jeannot, qui a deux ans et qui dort à côté.

À ce moment, Benjamin entra.

— M. Canone est venu te voir, dit Madeleine.

— Ah ! fit Benjamin en observant attentivement le visiteur. C’est vous que j’ai vu hier à l’auberge.

— C’est bien moi, confirma Canone en se levant. J’ai à vous parler.

— Alors, je vous écoute, dit Benjamin avec bonhomie en s’asseyant sur le banc.

Canone reprit sa chaise et précisa :

— C’est une affaire confidentielle.

Benjamin ne voulut pas montrer devant un étranger que c’était sa femme qui commandait à la maison, aussi déclara-t-il avec suffisance :

— Vous pouvez parler devant ma femme.

Madeleine plaqua avec force son fer sur la pièce de linge, attendant la réponse de Canone.

— Tant mieux, dit celui-ci, parce que c'est surtout elle que cela concerne.

Madeleine soupira et leva son fer ; il était temps, la toile commençait à roussir.

— Hier à l'auberge, continua Canone, je vous ai questionné parce que je voulais être sûr que vous étiez bien l'homme que je cherchais.

— Et pourquoi me cherchez-vous ?

— Parce que votre sœur Annette a un enfant en nourrice et que cet enfant, il faudrait que vous le preniez chez vous.

— Le prendre chez nous ! s'écria Madeleine. Vous croyez que je n'ai pas assez à faire ?

Canone se tourna vers elle :

— C'est pour cela que je disais tout à l'heure que vous seriez intéressée par la conversation.

— Pour sûr que je suis intéressée ! Et d'abord il me faudrait des explications !

— Ne sois donc pas si vive, intervint Benjamin, conciliant. M. Canone va nous les donner, ces explications. C'est pour cela qu'il est venu.

Il se dirigea vers le vaisselier, prit deux gobelets et un cruchon de vin qu'il posa sur la table.

— Vous boirez bien quelque chose ? proposa-t-il.

— Ce n'est pas de refus.

Les deux hommes vidèrent leurs gobelets en silence, puis Canone dit :

— Il y a sept ans, votre sœur a pris un enfant en nourrice. Personne n'est venu le rechercher depuis, mais maintenant sa vie est en danger.

— En danger, répéta Benjamin, et pourquoi ?

Canone eut un geste évasif :

— C'est une affaire compliquée.

— On ne prend pas un enfant comme cela sans rien en connaître, fit remarquer Madeleine.

— Votre parente vous expliquera tout ce qu'elle sait si vous acceptez.

— Non, dit résolument Madeleine, il faut nous en dire plus dès maintenant. Pour qu'on puisse décider.

— Bien, dit Canone. En un sens vous avez raison. Mais je ne sais pas grand-chose moi-même, sinon que c'est un secret d'État.

— Un secret d'État, répéta Benjamin d'un air entendu.

Madeleine regarda son mari et comprit immédiatement qu'elle n'aurait aucune aide de ce côté : pas plus qu'elle, il ne savait ce qu'était un secret d'État. «Cet homme ment, pensa-t-elle ; il sait beaucoup de choses et ne veut pas les dire, alors il emploie des mots compliqués qu'on ne peut pas comprendre

— Et Annette, elle le connaît ce secret d'État ? demanda-t-elle d'un air finaud.

Canone se tourna vers elle :

— Oui, je crois que oui... puisqu'elle a gardé l'enfant en nourrice.

Madeleine nota l'hésitation de la réponse, mais aussi la franchise et surtout l'imploration inattendue du regard. C'est ce regard qui l'incita à demander encore :

— Et qui pourvoira à la dépense ?

— Pour cela, ne vous inquiétez pas. Vous serez payée d'avance, et largement.

— C'est Annette qui vous a parlé de nous ?

Et là, Canone répondit sans hésitation aucune :

— Oui, c'est elle.

— Alors, dit Madeleine, si tu es d'accord Benjamin, nous le prendrons cet enfant.

— Je suis d'accord, dit Benjamin.

Canone eut la certitude que Benjamin était toujours d'accord sur les décisions de sa femme et que ce serait avec elle qu'il lui faudrait compter.
